Document généré le 8 nov. 2024 20:32

Revue québécoise de linguistique

Note sur les verbes météorologiques

Nicolas Ruwet

Volume 15, numéro 2, 1986

Linguistique théorique. Hommage à Judith Mc A'Nulty

URI : https://id.erudit.org/iderudit/602560ar
DOI : https://doi.org/10.7202/602560ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (imprimé)
1705-4591 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ruwet, N. (1986). Note sur les verbes météorologiques. *Revue québécoise de linguistique*, *15*(2), 43–55. https://doi.org/10.7202/602560ar

Résumé de l'article

Pourquoi les phénomènes météorologiques sont-ils souvent exprimés par des phrases qui n'ont pas la structure normale argument-prédicat (cf. *il pleut*)? La réponse est à chercher dans la manière dont ces phénomènes sont perçus et vécus dans l'expérience : il s'agit d'événements dans lesquels il est très artificiel de distinguer l'événement même d'un être ou objet auquel cet événement arrive. Une critique est faite des tentatives de réduire ces cas à des structures propositionnelles standards. Les phrases météorologiques qui semblent avoir une structure propositionnelle standard (*le vent souffle*, alld. *der Wind weht*, jap. *ame ga furu*) sont à leur manière aussi étranges que *il pleut*.

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NOTE SUR LES VERBES MÉTÉOROLOGIQUES*

Nicolas Ruwet

Socrate : (...) οὐδ' ἔστι Ζεύς.
Strepsiade : Τί λέγεις σύ;
Ἄλλα τίς ὕει;
Aristophane, *les Nuées*, 366sq.
(Socr. : «Zeus n'existe pas» — Strep. : «Que racontes-tu là? Mais alors, qui pleut?»)

Cette note doit être prise pour un rapport préliminaire sur une recherche en cours, que j'espère présenter bientôt sous une forme plus élaborée et plus détaillée. Je m'en tiendrai ici à l'idée de base, sans m'encombrer de subtilités et en laissant de côté beaucoup de points importants qui devront ultérieurement être développés.

Les verbes météorologiques (*il pleut, il neige, il tonne,* etc.)[1] posent un problème qui devrait intriguer les linguistes. Ils forment une classe sémantiquement homogène, correspondant à un domaine de l'expérience assez bien délimité, qui est d'une importance capitale pour la vie humaine — pas de pluie, pas de vie! — tout en échappant à peu près complètement au contrôle des hommes. Ces verbes occupent une place de choix dans le discours de tous les jours, nous les employons sans arrêt. Or, dans la plupart des langues occidentales au moins, ils forment des phrases bizarres, sans sujet de surface (it. *piove,* lat. *pluit,* grec ὕει) ou avec un sujet explétif (fr. *il pleut,* angl. *it's raining,* all. *es regnet*). Qu'est-ce donc que ces prédicats qui ont l'air de ne pas avoir d'arguments, qui semblent violer nos idées reçues sur la structure interne des propositions?

Précisons le problème. Beaucoup de linguistes admettent que (1) est synonyme, ou quasi synonyme, de (2a) ou de (2b) :

---

*Judith était une amie de longue date. Elle était charmante, discrète, courageuse, bonne linguiste. Je l'avais vue, le plus souvent de loin, s'épanouir et s'affirmer, prendre aussi ses responsabilités très au sérieux. Et puis... Quelle misère!

1. Pour une liste, pas tout à fait exhaustive, voir Boons-Guillet-Leclère (1976), p. 304-305; voir aussi p. 263-266.

(1) Il pleut depuis deux heures.
(2) a. La pluie tombe depuis deux heures.
b. Il tombe de la pluie depuis deux heures.

À supposer qu'il en soit ainsi, le problème est le suivant : pourquoi le type de rapport illustré par (1)-(2) n'est-il pas plus productif? Pourquoi, par exemple, n'a-t-on pas des couples comme ceux de (3)-(6)?

(3) a. * Il herbe.
b. L'herbe pousse.
(4) a. * Il a pierré.
b. Il est tombé une pierre/ des pierres.
(5) a. * Il navire.
b. Le navire flotte.
(6) a. * Il paulera/julera/jacquera.
b. Paul/Jules/Jacques arrivera.

Les linguistes ne se sont pas attaqués à ce problème[2]. Certains le suppriment purement et simplement, ainsi Chomsky (1981, p. 4), pour qui c'est un «fait linguistique» qu'il n'existe pas de valeur ou de *denotatum* possible pour le sujet nul ou explétif de *pleuvoir* etc.[3] D'autres se sont efforcés de réduire ce cas récalcitrant au cas général, de montrer que, malgré les apparences, des phrases comme (1) ont bien la structure interne d'une proposition «normale», avec un prédicat et au moins un argument. Parmi ces linguistes, les uns (Bolinger 1977, ch. 4) soutiennent que le *it* «explétif» de *it's raining* a bien une valeur référentielle, et un sens. Les autres (Postal 1966, Darden 1973, Talmy 1975, Carter 1976, Jackendoff 1982) admettent le caractère nul ou explétif du sujet de surface, mais, tirant parti des ressources de la grammaire générative, reconstituent à tel ou tel niveau sous-jacent de représentation une structure propositionnelle canonique. Je dirai quelques mots de ces deux types de propositions.

2. Certains linguistes plus ou moins «traditionnels» l'ont entrevu : Benveniste (1966), p. 230, Damourette et Pichon (1911-1934), IV, p. 466, et surtout Ammann (1929).

3. Chomsky (1981), Rizzi (1985), etc., discutent de la question de savoir si le sujet explétif ou nul des verbes météorologiques est, syntaxiquement, un non-argument, un quasi-argument, ou un argument; j'aborderai brièvement cette question à la fin. Je n'ai rien contre l'idée que l'italien *piove* a une catégorie vide («petit *pro*») en position sujet (*contra* Hall (1979)). Je laisserai aussi largement de côté les différences syntaxiques entre le français, l'anglais, l'italien.

Bolinger tient que «tout mot auquel une langue permet de survivre doit apporter une contribution sémantique» (1977, p. ix). Pour lui, le *it* «ambiant» de *it's raining, it's late, it's hot in here* se réfère à un «état englobant» (*all-encompassing state,* notion empruntée à Chafe 1970). Je me bornerai ici à une ou deux remarques. D'abord, Bolinger ne parle pas du cas illustré par l'italien *piove.* S'il voulait être logique avec lui-même, ne devrait-il pas trouver une différence, en termes de sens ou de référence, entre *piove* et *it's raining* ou *il pleut?* Et que dirait-il du contraste entre *il pleut* et *je (*le) regarde pleuvoir* (cf. angl. *I heard it raining*)? Quant à moi, je n'arrive à percevoir aucune différence de sens ou de référence entre *it's raining, il pleut* ou *piove.* En second lieu, qu'une référence implicite à un contexte «ambiant» soit suggérée dans *il pleut,* je le veux bien, mais je ne vois pas en quoi elle appartiendrait à *il*; ne retrouve-t-on pas le même effet dans *la pluie tombe* — ou d'ailleurs dans *Pierre a été surpris par la pluie* ou, pourquoi pas, dans *Napoléon a vaincu les Russes à Austerlitz?* Un contexte spatio-temporel est implicitement présent dans tout énoncé; en particulier, un contexte «atmosphérique» est implicite dans tout énoncé qui décrit un événement se passant dans le monde extérieur.

À l'appui de sa thèse, Bolinger cite notamment les exemples suivants (1977, p. 79, ex. (142)-(143)) :

(7) It's so hot that it's giving me a headache.
(*Il* fait si chaud que *ça/*il* me donne mal à la tête.)

(8) It's cold enough to freeze the balls on a brass monkey.
(Il fait un froid à geler les couilles d'un singe de cuivre.)

«Il est à présumer,» dit Bolinger (*ibid.*) «que dans [ces] deux phrases le *it* qui se réfère au temps [qu'il fait] est le même *it* qui donne le mal de tête et qui gèle les couilles du singe de cuivre.» Comme le suggère la traduction française, le second *it* de (7) renvoie à l'ensemble de la première proposition (*it/ça* = «le fait qu'il fait si chaud»). Le cas de (8) est plus délicat; notons toutefois que, dans la traduction française la plus naturelle de (8), l'antécédent du sujet sous-entendu de *geler* semble être *un froid,* et non *il*[4]. Bolinger aurait aussi pu mentionner (9a) ou (10a) :

4. *Il fait un froid à geler...* me paraît légèrement plus naturel que *il fait froid à geler...* Dans cette construction, le sujet subordonné sous-entendu peut ne pas avoir d'antécédent dans la principale (cf. *Il fait (un) froid à en crever/ à ne pas mettre un chat dehors*). Il ne me paraît pas

(9) a. It snowed but didn't stick.
b. Il a neigé mais *(ça) n'a pas tenu.
(10) a. It thundered and scared hell out of me.
b. Il a tonné et *(ça) m'a fait mourir de peur.

Les exemples (9a) et (10a) sont cités, parmi d'autres du même type, par Darden (1973, p. 524, ex. (12)-(13)); selon Darden, beaucoup d'anglophones acceptent ces phrases, quoique certains préfèrent des phrases équivalentes avec une seconde occurrence du *it* (*It snowed but it didn't stick*). Curieusement, Darden interprète ces faits d'une tout autre manière que ne le ferait, j'imagine, Bolinger; pour lui, le *it* de *it snowed* serait la copie pronominale, en surface, d'un vrai sujet profond (*the snow*) incorporé en surface dans le verbe. On aura noté que les traductions françaises des exemples (9b) et (10b) sont inacceptables sans *ça* ou avec *il* à la place de *ça*. Dans (10b), *ça* renvoie à la première proposition (ça = «le fait qu'il a tonné»; cf. (7)); dans (9b), *ça* semble se référer au résultat de la chute de neige (voir la note 7 ci-dessous). J'imagine que, dans les exemples anglais avec une seconde occurrence du *it*, on aurait les mêmes interprétations. Quoi qu'il en soit, je vois mal comment Bolinger pourrait rendre compte de manière unifiée du *it* anglais, du *il* français et du sujet nul de *piove*, compte tenu des différences dans leurs comportements syntaxiques et de la manifeste synonymie de *it's raining, il pleut, piove*. D'autres linguistes (voir la note 3) ont remarqué que les sujets nuls ou explétifs des verbes météorologiques avaient certaines des propriétés des arguments syntaxiques (cf. *il a plu sans neiger*), sans en tirer les mêmes conséquences que Bolinger ou Darden. Je soupçonne que nous ne comprendrons ces faits syntaxiques que quand nous aurons tiré au clair la nature sémantique des constructions météorologiques; je reviendrai brièvement sur ce point à la fin de cet article.

Les générativistes partisans, comme Darden, de la seconde solution partent de la quasi synonymie de (1) et (2), etc., et de l'observation que *il pleut* ou *it's raining* se traduisent souvent dans d'autres langues par des phrases à structure propositionnelle «normale», avec un «vrai» sujet lexical et un verbe de mouvement plus ou moins spécifique, cf. japonais *ame ga furu* («pluie tombe») ou russe *idet dožd'* («va pluie»). Quelles que soient les

inconcevable que, dans (8a), l'antécédent soit (*the fact that*) *it's cold*; voir plus loin, pp. 51 et suiv.)

différences de formalismes[5], l'idée est de donner à (1) et à (2) des représentations sous-jacentes identiques ou voisines, le sujet (*pluie*) se trouvant en surface incorporé dans le verbe. Cette solution, purement formelle, laisse entier le problème dont nous sommes partis : elle n'explique pas pourquoi l'incorporation du sujet au verbe serait limitée aux prédicats météorologiques; rien ne serait plus facile que d'étendre le mécanisme d'incorporation pour engendrer les phrases inacceptables de (3)-(6). Passons sur d'autres difficultés, et retenons l'aspect le plus artificiel de ces propositions. Comparons les phrases suivantes :

(11) a. La pluie tombe.
b. La pomme tombe (de l'arbre).
c. Max tombe (sur les pavés).

Dans les trois cas, l'idée d'un mouvement du haut vers le bas fait bien partie du contenu sémantique du verbe *tomber*. D'autre part, cette idée ne fait en rien partie du contenu de *la pomme* dans (11b) ou de *Max* dans (11c); bien entendu, en vertu de l'expérience que nous avons des objets physiques, des êtres humains, de la chute des corps, nous savons que dans certaines circonstances une pomme peut se détacher de la branche, ou que Max peut glisser sur une peau de banane et se retrouver par terre; mais il s'agit là de pures virtualités parmi une multitude d'autres; une multitude de choses peuvent arriver à Max ou à la pomme qui n'ont rien à voir avec ce que nous exprimons par le moyen de *tomber*. En d'autres termes, (11b), (11c) présupposent l'existence de la pomme ou de Max en tant qu'individus; Max pourrait passer sa vie sans jamais tomber, et quelqu'un pourrait un jour cueillir la pomme sur l'arbre et la manger sans qu'elle ait jamais eu l'occasion de tomber. Dans (11a), il s'agit de tout autre chose : (11a) ne présuppose pas l'existence antérieure de la pluie; la notion exprimée par le verbe *tomber*, ou une notion très voisine, est déjà incluse dans le contenu du lexème *pluie*, indépendamment de son occurence dans des phrases comme (11a); la pluie, *c'est*, entre autres choses, un mouvement du haut vers le bas[6]. Il n'y a guère

5. Postal, Darden, et d'une certaine manière Talmy, se réclament de la sémantique générative. Carter et Jackendoff travaillent dans un cadre lexicaliste; les représentations sous-jacentes qu'ils proposent concernent seulement les rubriques lexicales de *rain, pleuvoir*, etc. À titre d'exemple, voici la représentation lexicale que Jackendoff donne de *rain* : [[GO]] ([$_{\text{thing}}$RAIN], [$_{\text{path}}$DOWNWARD])].

6. Cf. la définition de *pluie* dans Mantha et Mel'čuk 1984, p. 287. Il existe des expressions non météorologiques qui sont analogues à *la pluie tombe* en ce qu'elles ne présupposent pas l'existence de leur sujet, p.ex. *la guerre a éclaté* (comparer à *la lampe a éclaté*).

de différences de sens entre les phrases de (12); si l'une d'elles est vraie, les autres le sont aussi, et il en va de même pour les phrases de (13) et de (14) :

(12) a. Je regarde pleuvoir.
b. Je regarde la pluie tomber.
c. Je regarde la pluie.

(13) a. Il a cessé de pleuvoir.
b. La pluie a cessé.

(14) a. La météo prévoit qu'il pleuvra dans la soirée.
b. La météo prévoit de la pluie dans la soirée.

Nous voici au cœur du problème. Réfléchissons un instant à notre expérience immédiate (à distinguer de nos connaissances scientifiques) des phénomènes que nous exprimons par *il pleut* (ou *il tombe de la pluie*), *il tonne, il gèle,* etc.[7] Il s'agit d'événements, sensibles à notre perception, très importants en tant que tels, je le répète, pour la vie humaine, échappant à notre contrôle et dont, hors ce que nous apprend la science de la physique, les causes nous sont cachées.[8] Mais ces événements s'offrent à nous de telle manière qu'il est extrêmement difficile de distinguer, dans l'événement, «ce qui se passe» d'un «quelque chose (individu ou ensemble d'individus) à quoi cela arrive», autrement dit, de distinguer les équivalents dans l'expérience d'un prédicat et d'un argument. *Il tonne, le tonnerre éclate, le tonnerre gronde, le tonnerre tonne* : ces phrases expriment l'occurrence, pas

7. *Il neige* est un cas spécial. La pluie, le tonnerre, commencent et cessent avec l'événement exprimé par *il pleut, il tonne.* La neige, «ça reste»; le nom *neige* désigne à la fois une «précipitation atmosphérique» et une «substance», résultat de cette précipitation (cf. Mantha et Mel'čuk 1984, p. 299 et suiv.) et comparable au sable, à la boue, etc. Que *pluie* ne désigne qu'une précipitation, non une substance, est mis en valeur par les contrastes : *regarder la neige* (ambigu)/*regarder la pluie* (non ambigu), *marcher dans la neige* (ambigu)/*marcher dans la pluie* (non ambigu), *un bonhomme de neige/*un seau de pluie, manger de la neige/*boire de la pluie,* etc. Cf. *boire de l'eau de pluie, un seau d'eau de pluie.*

8. La thèse, autrefois populaire, de la dérivation diachronique du grec ὕει à partir de Ζεύς ὕει est maintenant contestée; Benveniste (1966, p. 230) et Chantraine (1977, p. 1164), voient dans la forme personnelle une rationnalisation seconde. Ζεύς ὕει serait la construction causative correspondant à ὕει, comme *Marie cuit le canard* correspond à *le canard cuit.* Des formes comparables se retrouvent de temps en temps dans la littérature moderne, cf. «Dieu pleut sur les justes et sur les injustes» (Bossuet). Cette construction est à distinguer de celle illustrée par *les balles pleuvaient* (cf. *il pleuvait des balles*); Shakespeare, dans *Richard II* (1.2 : 6-8), combine ces deux constructions : «... heaven / Who... / Will rain hot vengeance on offenders' heads».

nécessairement dans un ciel d'orage, d'un bruit plus ou moins violent, plus ou moins durable, qui accompagne (pas nécessairement), avec un décalage variable, un éclair; ce bruit est difficilement localisable, il semble envahir tout l'espace, il semble, tout au plus, plus ou moins proche ou lointain, il ne semble avoir ni cause ni agent repérable (comparer à : *le canon tonne*).

Les phénomènes météorologiques posent ainsi un problème à une représentation analytique de notre expérience. Or, la syntaxe de langues est analytique; une phrase est nécessairement une séquence d'éléments, mots ou morphèmes — et elle se donne dans l'expérience immédiate comme telle (cf. Kuroda 1979, p. 230); donc les langues sont obligées de donner, d'une manière ou d'une autre, en syntaxe, une représentation analytique des phénomènes météorologiques, et il y a un conflit entre l'expérience que nous avons de ces phénomènes et les exigences analytiques de la syntaxe. Alors les langues se débrouillent comme elles le peuvent, répartissant le contenu de l'expérience, tant bien que mal, entre le sujet et le prédicat. Ceci revient à dire que, contrairement aux thèses de Postal, Carter, etc., des phrases comme *la pluie tombe, le tonnerre éclate, le vent souffle,* sont aussi étranges à leur manière que *il pleut, il tonne, il vente*; syntaxiquement, elles ont bien un «vrai» sujet et un «vrai» prédicat, mais sémantiquement le prédicat y reprend une partie ou un aspect de ce qui est déjà exprimé dans le sujet[9]. Si en revanche les phrases (3a)-(6a) sont inacceptables, cela tient sans doute au fait que *l'herbe, une pierre, Jacques,* désignent des êtres, individus ou collectifs, qui ont une existence largement indépendante de la croissance de l'herbe (d'ailleurs imperceptible), de la chute de la pierre, de l'arrivée de Jacques[10].

Pour résoudre le conflit, les langues ont le choix entre plusieurs possibilités (qui, pour la plupart, ne semblent pas exclusives l'une de l'autre

9. Le vent est une espèce de souffle, le tonnerre une sorte d'éclatement ou de grondement. Certaines phrases impersonnelles n'ont pas d'équivalent naturel de forme *NP V : Il pleut : la pluie tombe :: il gèle* : ? (en revanche on a *je gèle, l'eau gèle à 0 degrés*); de même, plus ou moins, pour *il brume* (cf. *il y a de la brume*).

10. Tout ceci est à développer. Les noms météorologiques n'ont pas tous des équivalents sous forme de phrases impersonnelles, cf. *il brume/*il brouillarde.* La non-occurrence de **il a guerré* en face de *la guerre a éclaté* pourrait donc, à première vue, être une lacune accidentelle. Des phrases comme *il a terriblement sablé* (au sens de «il y a eu un terrible vent de sable») ou même *après ces pluies abondantes, il a beaucoup herbé* (... il a poussé beaucoup d'herbe/l'herbe a beaucoup poussé») ne me paraissent pas inconcevables. Voir aussi Boons-Guillet-Leclère (1976, p. 264) : *?Il (suinte + salpêtre) énormément dans cette cave.* Il faudrait regarder de près des langues à riche morphologie, admettant des processus d'incorporation productifs (cf. Talmy (1975) sur l'atsugewi, langue indienne de Californie).

dans une même langue) : (i) on peut, on l'a vu, faire porter tout le poids sémantique sur le prédicat, le sujet étant nul ([*e*] *piove*) ou explétif (*il pleut*); (ii) à l'opposé, on peut recourir à des phrases réduites à un nom, comme des exclamatives (en kikongo, paraît-il, *il tonne* se dit «Tonnerre!»); (iii) (proche de (ii) et à l'opposé de (i)) on peut avoir un verbe vide ou pratiquement vide, porteur tout juste des marques de temps etc.; cf. le basque *urra da* «la pluie est»; des expressions comme *il y a du vent, il y a un vent terrible* se rapprochent de ce cas; le russe *idet dožd',* où le verbe est un verbe de mouvement à contenu très général («la pluie va») est intermédiaire entre (iii) et (iv); (iv) le verbe, tout en étant assez spécifique, peut redoubler, à des degrés divers, le contenu du sujet : *la pluie tombe, le tonnerre gronde, le vent souffle*; le cas extrême de (iv), qui fait penser aux verbes à objet interne, est représenté par (v) le redoublement pur et simple, dans le verbe, de la racine du nom sujet, cf. *le tonnerre tonne,* le russe *grom gromit* («le tonnerre tonne»), le turc *yamur yayur* («la pluie pleut»)[11].

L'allemand et le japonais offrent des exemples frappants de (iv). J'ai mentionné le français *le vent souffle,* qui en allemand se traduirait *der Wind weht.* Mais les emplois de *wehen* (comparer à *blasen*) sont beaucoup plus limités que ceux de *souffler*; les seuls sujets possibles, pratiquement, de *wehen* sont *der Wind* «le vent» et l'impersonnel *es. Der Wind weht,* c'est donc à peu près «le vent vente», et *Es weht* équivaut à «il vente»[12].

Ci-dessus, j'ai traduit *ame ga furu* par «la pluie tombe». Mais le japonais distingue trois verbes «tomber», *taoreru, ochiru,* et *furu,* dont des emplois typiques sont donnés en (15)-(17) :

(15) a. Tarō ga taoreru. «Tarō tombe» (il marchait, et a glissé sur une peau de banane)
b. ishi ga taoreru. «la pierre tombe» (naturel par exemple s'il s'agit d'un rocher vertical — un menhir — qui s'est retrouvé couché sur le sol)

11. Selon Michael Helke (à qui je dois cet exemple turc), l'allemand admettrait (*das*) *Regen regnet*; selon Darden (1973, p. 525), *dožd' dožd'it* «la pluie pleut» se rencontre dans la poésie populaire russe. *La pluie a pleuviné toute la journée* ne me paraît pas si mauvais; selon Boons-Guillet-Leclère (1976, p. 264), *D'énormes flocons floconnaient sur la ville* et *Il floconnait d'énormes flocons sur la ville* sont acceptables; cf. aussi *Il a plu une petite pluie fine,* etc.

12. Voir Ammann (1929, pp. 8-9) qui montre bien comment *Wind* et *wehen* veulent pratiquement dire la même chose, un «Bewegung in der Luft», un mouvement dans l'air.

(16) a. kajitsu/ishi ga ochiru. «le fruit/la pierre tombe» (un fruit tombe de l'arbre, une pierre tombe du toit)
b. Tarō ga ochiru. «Tarō tombe» (naturel par exemple si Tarō tombe de la fenêtre d'un sixième étage)

(17) a. ame ga furu. «la pluie tombe» (*ame ga taoreru, *ame ga ochiru)
b. yuki ga furu. «la neige tombe» (*yuki ga taoreru, *yuki ga ochiru)

Le contenu de *furu* couvre donc ce qu'il y a de commun à une chute de pluie et à une chute de neige; *furu* est presque aussi spécialisé que l'allemand *wehen*. Il existe des emplois métaphoriques de *furu*, par exemple *ishi ga furu*, où il s'agit d'une éruption volcanique ou d'une bataille à coups de pierres; *ishi ga furu* est l'équivalent de *il pleut des pierres*[13].

Bien entendu, la possibilité reste ouverte (vi) de pousser plus avant, syntaxiquement, la représentation analytique du phénomène. À part les rationnalisations du type de *Zeus pleut* (voir la note 8), il existe sans doute des langues où, par exemple, «il pleut» se dit *de l'eau descend du ciel*[14], et «il tonne», *un bruit terrible envahit le ciel*. Si les cas de (vi) semblent assez rares, cela tient à la prégnance de la pluie, du tonnerre, comme phénomènes perçus et vécus globalement.

13. *Yuki ga ochiru* est acceptable s'il veut dire «Un pan de neige tombe (du toit)»; cf. *amadare ga ochiru* «des gouttes de pluie tombent (du toit)»; cf. aussi *samurai ga uma kata ochiru* «le samurai tombe de son cheval», vs *samurai ga to uma ga taoreru* «le samurai et le cheval tombent» (ensemble, l'un étant sur l'autre). *Furu* peut s'employer sans sujet, cf. *yoku furu ne*! (*yoku* = «abondamment», *ne* = particule exclamative) «Ah! ce qu'il pleut/neige», cf. *Ah! ça tombe! Furu* peut aussi s'employer au passif, cf. *Tarō ga ame ni furareru* (*ame ni* = complément d'agent), lit. «Tarō est «furu» par la pluie», cf. angl. *John has been rained on,* ou *il m'a plu dessus*. Notons que (i) *il m'a plu dessus* diffère de (ii) *la pluie m'est tombée dessus* : (ii), mais non (i), suggère que j'ai été surpris par une pluie soudaine (comparer (ii) à *Max m'est tombé dessus*). Le japonais *Tarō ga ame ni furareru* n'a pas non plus l'implication de (ii); des faits de ce genre, tout comme *ishi ga furu* dans le texte, semblent indiquer que *ame ga furu* traduit mieux *il pleut* que *la pluie tombe*. Les fameux vers de Verlaine, *Il pleure dans mon cœur / Comme il pleut sur la ville* (voir Ruwet 1975, 329-330), ont été traduits en japonais par Daigaku Horiguchi : *Chimata ni* «sur la ville» *ame no* (*no,* poétique pour *ga*) *furu gotoku* «comme» *waga kokoro ni* «dans mon cœur» *mo* «aussi» *namida* «larme» *furu*. Je remercie mes informateurs japonais, Fumio Arai, Gyoko Murakami, et Yōichirō Yamasaki.

14. En fataleka, langue mélanésienne des Nouvelles-Hébrides, «il pleut» se dirait, soit «ciel descend eau», soit «vent descend eau» (pour une pluie de tempête). Je donne ceci sous toute réserve; mon informateur, ethnologue, ne semblait pas très bien connaître la langue.

Il resterait beaucoup à dire. Je m'en tiendrai à un point. Le conflit entre le caractère global de l'expérience et le caractère analytique de la représentation syntaxique devrait nous faire voir sous un jour neuf les propositions qui ont été faites récemment quant au statut spécial des sujets nuls ou expletifs des expressions météorologiques[15]. Rizzi (1985, exemple (56)) donne (18a) pour acceptable, et en conclut que le sujet *it*, sans être référentiel, est un argument, avec *théta*-rôle «atmosphérique» :

(18) a. It_i rained all day without [PRO_i stopping].
b. Il a plu sans cesse/sans arrêt/sans discontinuer toute la journée.
c. Il a plu toute la journée sans arrêter/sans s'arrêter.

Dans les deux cas, anglais et français[16], il est clair que ce qui n'a pas de cesse, c'est la pluie, le processus exprimé par *it rained* ou *il a plu* (cf. aussi (8)). *Stop, (s')arrêter,* sont des aspectuels; employés sans complément, les aspectuels impliquent un complément sous-entendu (*Jean a commencé* ⟶ *Jean a commencé à faire quelque chose*), sauf si leur sujet désigne un processus : *la bataille/le concert a commencé, la tempête/l'orage a cessé*[17]. Rizzi ne dit pas si l'acceptabilité de (18a) s'étend à d'autres phrases de même forme, par exemple à *It thundered without frightening me.* En français, les phrases de (19) sont nettement pires que (18c) :

(19) a. ?*Il a plu toute la journée sans m'ennuyer.
b. ?*Il a tonné toute la nuit sans m'effrayer.
(OK avec «... sans que ça m'ennuie/m'effraie»)

En français du moins, et hors les cas d'aspectuels compléments de *sans*, les phrases de ce genre à effet de contrôle ne semblent relativement acceptables que si elles comportent un fort parallélisme, syntaxique et sémanti-

15. Voir la note 3 et la discussion des exemples (7)-(10).

16. J'ai une légère préférence pour (18b), sans doute à cause du caractère plus idiomatique de *sans cesse, sans arrêt, sans discontinuer* (*sans cesse* et *sans arrêt* ne posent pas de problème de contrôle syntaxique); dans (18c) je préfère la version avec *arrêter* à celle avec *s'arrêter* (celui-ci ayant sans doute une nuance plus active). À partir de (18), j'ai confronté mes jugements à ceux de Jean-Claude Anscombre (que je remercie de sa patience); ses jugements s'accordent avec les miens, ils sont même plus tranchés, il aime encore moins que moi (19) et (22).

17. *La pluie a cessé* (cf. (13)) est parallèle à *la tempête a cessé, l'orage a cessé; la pluie a cessé* n'implique aucun élément sous-entendu, et est même plus naturel que *la pluie a cessé de tomber.* À *la tempête,* à *l'orage,* ne correspondent pas de phrases impersonnelles (??*il tempête,* **il orage*); *la tempête fait rage, l'orage se déchaîne,* sont aussi redondants que *la pluie tombe* etc. (Voir la note 9.) Ces faits poseraient des problèmes aux théories de Postal, etc.

que, entre la principale et la subordonnée (les deux membres de la phrase étant assez brefs de surcroît); mais alors les exemples acceptables ne se limitent pas aux expressions météorologiques ou temporelles (cf. (20c)) :

(20) a. Il a plu sans neiger.
b. Il a fait beau sans faire chaud.
c. ?Il est trop tôt pour manger, sans être trop tard pour boire.
d. ?Il lui sera obéi sans lui être pardonné.
e. ?Il en a été décidé sans en avoir été discuté.

Dès que le parallélisme est rompu, et si les phrases s'allongent, l'acceptabilité se dégrade, cf. :

(21) a. ?Il a fait froid sans pleuvoir.
b. ???Ici, il tombe rarement beaucoup de neige sans pleuvoir[18].
c. ???Il a plu sans faire un froid de canard.
d. ?*Il sera obéi au colonel, sans lui avoir été pardonné.
e. ?*Il a été décidé de déclarer la guerre, sans avoir été réfléchi à toutes les conséquences de cet acte.

D'autre part, si *la pluie tombe, le tonnerre gronde, la guerre a éclaté* (voir les notes 6 et 10) sont aussi étranges que *il pleut, il tonne,* etc., on devrait s'attendre à ce que les analogues de (19) comportant ces formes soient relativement inacceptables; c'est bien le cas, semble-t-il[19] :

(22) a. ??La pluie est tombée toute la journée sans m'ennuyer.
b. ??Le tonnerre a grondé toute la nuit sans m'effrayer.
c. ??La guerre a éclaté sans nous impressionner.
(toutes OK avec «... sans que ça m'ennuie», etc., cf. (19))

Aucune théorie connue, celle de Rizzi pas plus que les autres, n'explique ces faits. Celle de Rizzi, au prix d'une complication théorique, rend

18. Cette phrase, (21b), est citée comme acceptable par Rouveret et Vergnaud (1980, note 39, 148-149) qui l'opposent à **Ici, il pleut rarement sans tomber beaucoup de neige*; la différence me paraît moins tranchée. Que penseraient Rouveret et Vergnaud de *Ici, il tombe des gouttes sans flotter des flocons*? En principe, ils devraient exclure cette phrase, qui ne me semble pas pire que (21b).

19. Ces phrases semblent suggérer une sorte de personnification de la pluie ou du tonnerre; elles me paraissent presque aussi cocasses que *la pluie est tombée sans se faire mal.*

compte de (18), mais prédit l'acceptabilité de (19) (et celle de (22)). Mieux vaudrait, me semble-t-il, maintenir que le sujet de *il pleut* est un vrai explétif, incapable en tant que tel de contrôler un sujet sous-entendu. L'inacceptabilité de (19) et de (22) tiendrait aux mêmes raisons : le conflit entre le caractère global de l'expérience et le caractère analytique de la représentation syntaxique; *la pluie,* etc., dans (22) n'a pas de référence indépendante de ce qui est exprimé par le prédicat. Les faits de (20), marginaux au reste, s'expliqueraient par le parallélisme (plus peut-être certaines particularités de la construction en *sans*; comparer (20a) et **Il a plu en neigeant*). Je ne vois pas pourquoi ce qui vaut si souvent pour la poésie ne vaudrait pas parfois pour la prose (cf. Ruwet 1975); en termes techniques, les phrases de (20), agrammaticales mais rachetées par le parallélisme, ne seraient engendrées que «dérivativement». Reste le cas de (18). On pourrait se contenter de dire que le mécanisme interprétatif, quel qu'il soit, qui rend compte de (18b), où le problème du contrôle ne se pose pas (... *sans cesse/... sans arrêt*; voir aussi *il a plu continuellement*) est étendu, également de manière dérivative, à (18a), (18c) (voir la note 16). Mieux, on pourrait admettre que dans certaines conditions, compte tenu des propriétés des aspectuels, le PRO sujet de *without PRO stopping* ou de *sans PRO arrêter* est interprété comme corresponsant à la partie mise en italiques de «*il* a arrêté *de pleuvoir*» (cf. (13)); après tout, des phrases telles que *J'ai proposé à Max d'écrire ce livre ensemble* nous forcent déjà à admettre des antécédents disjoints (*split antecedents*), à savoir *je* et *Max*, au PRO sujet de *écrire*.

Quoi qu'il en soit, ces faits s'ajoutent à tous ceux qui montrent la vanité d'une conception purement structurale du contrôle (voir entre autres Ruwet 1984). Nos générativistes, si prompts à multiplier les entités théoriques abstraites, devraient bien se mettre à réfléchir un jour sur ce que veulent dire toutes ces phrases qu'ils gratifient ou non, libéralement, d'astérisques et autre points d'interrogation. Nos intuitions d'acceptabilité ne sont pas des données brutes, et mieux vaut essayer de réfléchir sur le sens, fût-ce de manière impressionniste, que de ne pas y réfléchir du tout et formaliser à l'aveuglette[20].

Nicolas Ruwet
Université de Paris VIII

20. Je remercie les étudiants qui ont suivi mes cours sur ce sujet, ainsi que Marc Dominicy, qui m'a fourni des indications bibliographiques utiles, et Seth Benardete, avec qui j'ai eu, il y a quatre ans, une fructueuse discussion sur les verbes météorologiques.

Références

AMMANN, Hermann (1929) «Zum deutschen Impersonale», dans *Festschrift E. Husserl zum 70. Geburtstag gewidmet,* Halle a-d-Saale, Niemeyer, pp. 1-25.

BENVENISTE, Émile (1966) *Problèmes de linguistique générale,* Paris, Gallimard.

BOLINGER, Dwight (1977) *Meaning and Form,* Londres, Longman.

BOONS, Jean-Paul, Alain Guillet et Christian Leclère (1976) *La structure des phrases simples en français,* Genève-Paris, Droz.

CARTER, Richard (1976) «À propos du traitement des contraintes sémantiques», dans *Langue française.* no. 30, pp. 111-124.

CHAFE, Wallace (1970) *Meaning and the Structure of Language,* Chicago, The University of Chicago Press.

CHANTRAINE, Pierre (1977) *Dictionnaire étymologique de la langue grecque,* Paris, Klincksieck.

CHOMSKY, Noam (1981) «A note on Non-control Pronoun», dans *Journal of Linguistic Research.* Vol. 1 no 4, pp. 1-11.

DAMOURETTE, Jacques et Édouard Pichon (1911-1934) *Des mots à la pensée,* Paris, éditions d'Artrey.

DARDEN, Bill J. (1973) «What rains?», dans *Linguistic Inquiry* Vol. 4 no 4, pp. 523-526.

HALL, Robert A., Jr. (1979) : «Subjectless verbs and the primacy of the predicate in Romance and Latin», dans *Current Issues in Linguistic Theory.* Amsterdam, John Benjamins B.V. Vol. 11, pp. 317-323.

JACKENDOFF, Ray (1982) *Semantics and Cognition,* Cambridge, Mass., The M.I.T. Press.

KURODA, S.-Y. (1979) *Aux quatre coins de la linguistique,* Paris, éditions du Seuil.

MANTHA, Suzanne, et Igor Mel'čuk (1984) «Phénomènes atmosphériques dans le dictionnaire explicatif et combinatoire du français moderne (DEC)», dans *Revue québécoise de linguistique* Vol. 13, no 2, pp. 271-323.

POSTAL, Paul (1966) c.r. de R. Longacre, *Grammar Discovery Procedures* (1964), dans *International Journal of American Linguistics.* Vol. 32, pp. 93-99.

RIZZI, Luigi (1985) «Null objects in Italian and the theory of *pro*», ms., M.I.T.

ROUVERET, Alain, et Jean-Roger Vergnaud (1980) «Specifying reference to the subject», dans *Linguistic Inquiry.* Vol. 11, no 1, pp. 97-202.

RUWET, Nicolas (1975) «Parallélismes et déviations en poésie», dans J. Kristeva, J.-Cl. Milner et N. Ruwet, éds., *Langue, Discours, Société. Pour Émile Benveniste,* Paris, éditions du Seuil, pp. 307-351.

RUWET, Nicolas (1984) «*Je veux partir/*Je veux que je parte.* À propos de la distribution des complétives à temps fini et des compléments à l'infinitif en français», dans *Cahiers de Grammaire* (Toulouse-le Mirail). Vol. 7, pp. 76-138.

TALMY, Leonard (1975) «Semantics and Syntax of Motion», dans John Kimball, éd., *Syntax and Semantics* IV, New York, Academic Press. pp. 181-238.